

ANNA SADURSKA

QUELQUES REMARQUES  
SUR LA DATATION DES ÉPITAPHERS ROMAINES  
FONDÉE SUR LA DÉCORATION EN RELIEF

Un des problèmes vivants de l'épigraphie actuelle est celui de la datation des inscriptions. Il est rare, on le sait, que les inscriptions latines aient dans leur texte une date marquée explicitement. Rarement aussi on peut l'établir indirectement en utilisant des données qu'elles renferment, comme, par exemple, le nom du défunt. Ces cas, d'ailleurs fort rares, sont évidents et les épigraphistes depuis longtemps s'en servent volontiers. Les progrès acquis par notre discipline dans ce domaine sont satisfaisants grâce à l'amélioration constante de l'exégèse du texte. Pourtant la rareté des indications chronologiques fournies par le texte des inscriptions nous obligent à chercher d'autres moyens de dater le vaste matériel épigraphique.

Il faut citer ici les tentatives d'établir la date des inscriptions en se fondant sur les critères externes. Il s'agit notamment de la datation basée sur la matière, la technique et la qualité de l'exécution, la forme des lettres et des signes, la composition de l'inscription. Nombreux et divers sont donc les faits qui devraient offrir des critères précis pour dater une inscription. Mais il se trouve malheureusement que ces éléments sont eux-mêmes trompeurs. Certaines époques surtout, comme les I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. après J. C., sont caractérisées par un tel mélange de styles qu'il est très difficile, sinon impossible, de déterminer la date de l'inscription en utilisant des critères paléographiques. Le dernier Congrès d'Épigraphie a montré que les tentatives de classer chronologiquement les inscriptions latines du I<sup>er</sup> s. d'après l'évolution de l'écriture ont échoué<sup>1</sup>.

Les possibilités — restreintes d'ailleurs — de fixer la date en se basant sur la forme des signes ne peuvent point être considérées

<sup>1</sup> E. A. GORDON, *The palaeography of latin inscriptions, Actes du II<sup>e</sup> Congrès international d'Épigraphie Grecque et Latine*, Paris 1953, p. 194.

comme sûres, puisqu'elles dépendent de la sensibilité plutôt que de la science du savant. Elles ne sont pas davantage suffisantes, puisqu'elles laissent subsister une approximation de 50 ans.

Dater une inscription, comme on le fait encore souvent, avec une approximation de cent ou de deux cents ans ne correspond pas à l'état actuel de la science. Partant du principe qu'il faut considérer les inscriptions non seulement comme des textes, mais aussi comme des monuments<sup>2</sup>, nous pouvons les comparer à d'autres catégories de monuments. C'est alors que les différences causées par le manque de précision ressortent avec évidence. Ainsi les dates des vases grecs sont fixées avec une approximation de cinq ans, les sarcophages romains sont datés à dix ans près, la plupart des sculptures antiques avec une marge de vingt à vingt-cinq ans au plus. À côté des conclusions pessimistes qui résultent de cette comparaison, on peut en tirer d'autres plus optimistes. Les inscriptions considérées comme monuments peuvent être étudiées avec les mêmes méthodes; elles peuvent donner d'aussi bons résultats dans l'épigraphie que dans l'archéologie.

L'application des méthodes archéologiques dans l'épigraphie, qui a été introduite au cours des dernières années, a déjà apporté de beaux résultats. Je veux mentionner ici la méthode archéologique de la restitution du texte<sup>3</sup>, l'établissement de la provenance de l'inscription d'après la qualité du marbre et l'ajustement des fragments à l'aide de la méthode pethuologique<sup>4</sup>. Il serait faux de dire qu'il n'existait pas jusqu'ici de tentatives de fixer la date des inscriptions latines avec des méthodes archéologiques. Il faut citer ici les travaux de Gordon sur le marbre comme critère pour dater les inscriptions<sup>5</sup>, les remarques de Thylander sur la datation des inscriptions basées sur la stratigraphie<sup>6</sup>. Par contre, la méthode qui détermine la date de l'inscription grâce à la décoration est appliquée rarement et d'une manière plutôt restreinte.

Pour justifier cette opinion, il faut d'abord la préciser. La décoration de l'épithaphe romaine offre diverses possibilités de datation.

<sup>2</sup> L. ZGUSTA, *Napisy jsou monumenty nikoli teksty*, *Studia Antiqua Antonio Salac septuagenario oblata*, Prague 1955 p. 128.

<sup>3</sup> D. B. MERITT, *Epigraphica attica*, Cambridge-Mass, 1940, p. 45.

<sup>4</sup> N. HERZ - W. KENDRICK PRITCHETT, *Marble in attic epigraphy*, *A. J. A.* 57 (1953) 71 ss.

<sup>5</sup> A. E. GORDON, *On marble as a criterion for dating Republican Roman Inscriptions*, *University of California Publications in Classical Archaeology*, 1 (1936) 159-168.

<sup>6</sup> H. THYLANDER, *Etude sur l'épigraphie latine*, Lund 1951, p. 15-26.



1. On peut fixer la date en se basant uniquement sur la catégorie à laquelle appartient le monument: autels funéraires du I<sup>er</sup> s., sarcophages décoratifs du II<sup>e</sup> s., épitaphes de colombaries du II<sup>e</sup> s., sarcophages mythologiques des II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> s., etc.

2. La date peut également être déterminée grâce à des détails iconographiques, en premier lieu, grâce au costume et à la coiffure. L'histoire du costume et ce que l'on a appelé la « Frisurenarchæologie » offrent, grâce à des études minutieuses, des possibilités de fixer la date des épitaphes décorées de portraits avec une approximation de dix ans<sup>7</sup>. Ces possibilités iconographiques sont — il faut le reconnaître — le plus souvent appréciées à leur juste valeur par les épigraphistes<sup>8</sup> et inspirent le moins de réserves, mais elles ne sont pas toujours utilisées pleinement.

3. On peut aussi établir la date en utilisant des éléments caractéristiques pour une période donnée. L'emploi de tel ou tel motif, ou bien de leur ensemble a été dicté, d'un côté, par les courants religieux de l'époque, de l'autre, par la mode et le goût artistique. A Rome, les courants religieux changeaient souvent et une mode n'avait, la plupart du temps, qu'une vogue d'une vingtaine d'années. On peut ici citer une série d'exemples de décorations typiques du règne d'un empereur. Ainsi les oiseaux et les guirlandes sont les éléments décoratifs préférés des urnes et des autels flaviens, les portes de l'Hadès et les colonnes sont caractéristiques du règne de Trajan, les portraits dans les coquilles se trouvent sous Trajan et Hadrien.

En ce qui concerne la typologie des autels funéraires romains, c'est Altmann qui a rendu les plus grands services<sup>9</sup>. Il faudrait cependant étendre cette typologie à d'autres catégories de monuments funéraires, comme les urnes, les stèles et les épitaphes.

4. Une autre méthode de datation se base sur le style du relief qui orne l'inscription. C'est de cette possibilité-là dont on se sert le moins souvent. Moi-même j'ai essayé d'utiliser cette méthode dans l'analyse de certains monuments épigraphiques munis des reliefs décoratifs<sup>10</sup>. Dans les recensions qui furent faites de mon étude c'est cette méthode qui fut spécialement discutée, recevant

<sup>7</sup> Cf. M. WEGNER, *Datierung Roem. Haartrachten*, A.A. 1938, p. 277-325.

<sup>8</sup> P. ex. J. J. HATT, *La tombe Gallo-Romaine*, Paris 1951, p. 8-12.

<sup>9</sup> W. ALTMANN, *Roemische Grabaltäre der Kaiserzeit*, Berlin 1905.

<sup>10</sup> A. SADURSKA, *Inscriptions latines et monuments funéraires romains au Musée National de Varsovie*, Varsovie 1953.

l'approbation des uns et la critique des autres<sup>11</sup>. Je suis d'accord avec les critiques pour admettre que cette méthode étant encore neuve ne peut être employée qu'avec la plus grande prudence. Je crois, d'autre part, qu'elle exige la défense la plus forte et la justification la plus vaste. Je veux donc expliquer et justifier cette méthode en prenant un exemple précis.

La guirlande est, on le sait, un des motifs décoratifs les plus employés dans l'art funéraire. On la rencontre partout, sur les urnes modestes comme sur les sarcophages coûteux. Elle est générale au point de vue topographique, puisqu'elle orne aussi bien les autels et les sarcophages romains que ceux qu'on appelle grecs parce qu'exécutés, la plupart, dans les provinces orientales. Elle est également universelle du point de vue chronologique, puisqu'elle se trouve sur les monuments funéraires depuis la première moitié du I<sup>er</sup> s. jusqu'au Bas-Empire. Ici je veux seulement m'occuper de la guirlande funéraire telle qu'on la trouve dans l'espace de cent vingt-cinq ans compris entre les règnes de Tibère et d'Hadrien inclusivement, et illustrer les possibilités que fournit cet élément décoratif pour dater un monument muni d'une inscription, et, par le fait, l'inscription elle-même.

Une grande diversité apparaît dans cet espace de temps en ce qui concerne l'aspect de la guirlande et la technique de son exécution. Il existe des guirlandes tressées de feuilles, de fleurs, et de fruits. Il y a différentes formes de manches et de rubans qui les ornent. Les différences de la technique concernent la profondeur du relief, l'intensité de l'emploi du foret. Très importants, quoique très difficiles à saisir, sont les éléments du style de la sculpture, notamment l'intensité des effets de clair-obscur, le degré suivant lequel les motifs végétaux sont stylisés ou schématiques, la souplesse du modelage, et enfin la plus ou moins grande subordination de toute la composition aux exigences de la symétrie.

Ces changements sont dus aux fluctuations de l'art romain qui, au cours de l'époque envisagée, s'approche tantôt du classicisme grec, tantôt du style italique documentaire et sec. Aux périodes où domine l'influence du classicisme, comme, par exemple, à l'époque d'Hadrien, prédominent les tendances vers la stylisation et la symétrie, toutefois sans abandon du naturalisme et de la souplesse

<sup>11</sup> M. RENARD, *Latomus* 13 (1954) 451-2, R. ETIENNE, *R.B.-Phil.* 33 (1955) 810-11, J. SAFAREWICZ, *Eos* 46 (1952-3) 260-4, A. G. WOODHEAD, *Cl. Rev.* NS 5 (1955) 225-6, A. E. GORDON, *A.J.Ph.* 76 (1955) 331-3.



grecque du modelage. Par contre, le style « italique » typique de l'époque de Trajan est caractérisé par un modelage sec et par une tendance très poussée vers le schématisme.

Les guirlandes flaviennes sont caractérisées par l'illusionisme et par le renforcement des effets de clair-obscur. L'artiste cherche à reproduire d'une façon naturelle les fruits, qui, à cette époque, prédominent sur les fleurs.

Cette prédilection pour les fruits dans les guirlandes lourdes commence à l'époque claudienne. Cette dernière époque se caractérise par l'abaissement de la qualité du travail, mais c'est aussi le moment de la naissance d'une certaine originalité de l'art romain funéraire, qui cherche à vaincre le classicisme post-augustéen (on ne confondra pas ceci avec le problème général de l'originalité de l'art romain traité d'une façon ingénieuse par Bianchi-Bandinelli <sup>12</sup>).

Les fleurs sont caractéristiques pour les guirlandes post-augustéennes. La décoration des monuments funéraires à cette époque est du point de la forme d'une finesse et d'un modelage très délicats; du point de vue de la technique, on note un emploi réduit du foret.

Il est donc clair qu'à partir d'un seul élément de la décoration on peut distinguer dans l'espace d'un siècle différentes périodes avec une exactitude allant au moins jusqu'à trente ans. Il est plus facile, évidemment, d'examiner l'ensemble de la décoration, car on peut y ajouter d'autres critères formels, tels l'arrangement de la décoration sur le fond, le degré d'« horror vacui » etc.

L'admirable étude de Lehmann-Hartleben et Olsen <sup>13</sup> est un des meilleurs exemples de la fixation de la chronologie des monuments funéraires grâce à l'analyse du style de la décoration. Les auteurs ont réussi à établir les dates de neuf sarcophages de Baltimore avec une approximation de dix ans. Si nous sommes en mesure de préciser la date du monument portant l'inscription, il n'y a pas de raison de refuser la même possibilité pour l'inscription elle-même.

Tous les monuments funéraires décorés ne sont pas, bien sûr, caractéristiques de la période dont ils proviennent. Les conclusions acquises par cette méthode permettront néanmoins d'établir à peu près l'ordre chronologique des monuments munis de la décoration

<sup>12</sup> R. BIANCHI BANDINELLI, *Storicità dell'Arte Classica*, Firenze 1950, ch. IX.

<sup>13</sup> K. LEHMANN-HARTLEBEN and E. OLSEN, *Dionysiac sarcophagi in Baltimore*, Baltimore 1942, ch. III.

typique et de classer parmi eux les monuments qui ne sont pas typiques. La méthode qui classe les monuments par séries chronologiques a donné d'excellents résultats dans le cas de la branche la plus jeune de l'épigraphie, c'est-à-dire dans le cas de l'épigraphie céramique. Si V. Grace<sup>14</sup> a réussi à établir les séries chronologiques des timbres amphoriques de Rhodes en se basant sur des données aussi restreintes que la forme du timbre, de l'emblème et de quelques lettres peu visibles, des essais faits à partir d'épigraphes dont la décoration est beaucoup plus riche laissent espérer des succès de même ordre.

Enfin il ne faut pas négliger l'épigraphie grecque pour laquelle des essais de dater les inscriptions des I<sup>er</sup> et II<sup>e</sup> s. ont été approuvés dans l'étude de Klaffenbach<sup>15</sup>.

Je crois que les dates acquises par cette méthode devraient être notées dans les publications épigraphiques et même qu'elles pourraient, munies d'annotations, prendre place dans les publications monumentales du type du *Corpus Inscriptionum Latinarum*.

<sup>14</sup> V. GRACE, *Stamped amphora handles found in 1931-31, Hesperia* 3 (1934) 220.

<sup>15</sup> G. KLAFFENBACH, *Griechische Epigraphik*, Goettingen 1957, p. 95.